

Mangrove de virtualités: villes et faubourgs dans la littérature des Antilles françaises

Pascale De Souza

University of Maryland, College Park

Depuis le début du siècle, nombre de plantations et d'usines à sucre ont fermé leurs portes aux Antilles françaises et déplacé le "combat d'yeux" (*Texaco*, 19) opposant planteurs et coupeurs de cannes vers de nouveaux lieux.¹ La demeure du maître, la Grand-Case vers laquelle gravitaient regards et richesses, a cédé la place au centre-ville qui draine une main d'oeuvre rurale en quête d'emploi tandis que les rues cases-nègres des plantations sont devenues les faubourgs de la périphérie urbaine. Selon Edouard Glissant, les lieux stratégiques de l'aliénation sont désormais

la mairie, la Sécurité Sociale, les bureaux scolaires, l'école, l'assistance publique, les garages, les grandes surfaces, les associations, les assemblées politiques et administratives, les stades, les organismes de crédit. Comme on voit, il y a progrès social. La maison du maître et la case du commandeur sont remplacées par des Offices, des Bureaux, des Agences. (*Le Discours Antillais*, 51)

En replaçant la ville dans le contexte historique des luttes opposant planteurs et esclaves, Glissant souligne que celle-ci perpétue les divisions topographiques et ethno-sociales qui régissaient la plantation. De Mayotte Capécia à Patrick Chamoiseau, divers romanciers des Antilles françaises illustrent les conclusions de Glissant. Au centre-ville perçu comme le fief du colon blanc, ils opposent le faubourg qui prend sous leur plume le double visage de la mangrove.² Aux yeux des résidents du centre (descendants de colons blancs ou personnes de couleur cherchant à émuler leur exemple), le faubourg se présente comme un lieu insalubre et nauséabond où se mêlent cases précaires et faune étrange. Pour ses résidents, le faubourg est au contraire un écosystème parfaitement adapté au terrain, matrice de terre et d'eau d'où se lèvent un foisonnement de cases et une multitude de plantes nourricières. Si la ville et le faubourg continuent à se livrer une lutte ancestrale dans l'imaginaire romanesque antillais, Patrick Chamoiseau conclut toutefois dans *Texaco* qu'un nouvel avenir s'ouvre à l'Antillais en quête de son identité dans un domaine urbain réconciliant ville et faubourgs en une "mangrove

de virtualités" (*Eloge de la Créolité*, 28).

Pointe-à-Pitre et Basse-Terre en Guadeloupe, Saint-Pierre et Fort-de-France en Martinique furent à l'origine des centres dont les vocations commerciale et militaire dictèrent la topographie. Les bâtiments militaires, religieux, officiels et mercantiles de même que les maisons s'alignaient le long de rues tracées au cordeau dans des quartiers aux vocations prédéterminées, les forts alentour permettant de surveiller l'arrivée des bateaux et les mouvements de populations.³ A ces multiples "signes" de la présence de l'autre, s'ajoutent drapeau tricolore, sigle départemental, statues de conquérants ou de l'impératrice Joséphine mais aussi hôtels et magasins répondant aux besoins des planteurs blancs, les békés et des nouveaux venus, les blancs-france.⁴ En se basant sur l'origine historique des villes en Guadeloupe et Martinique, Chamoiseau avance dans *Texaco* que la campagne d'urbanisation mise en place par la France en Martinique ne tint aucun compte des spécificités locales, qu'elles soient topographiques ou culturelles. Fort-de-France se présente ainsi dans le roman comme un lieu reflétant le souci de contrôler ce que Michel Foucault appelle des "hétérotypies," des lieux associés déviant de la norme dont les colonies représentent des cas extrêmes ("Of other spaces," 27):

On y posa le Fort. Puis c'est l'Armée qui exprima sa loi. Un damier étiré dans l'enfilade du Fort. Là commerces, là maisons. Là, dépôts. [...] Chacun devait choisir dans le damier, sa place, sa terre, son endroit. Il ne fallait pas sortir de l'alignement ni du plan. Les maisons montèrent selon l'ingénieur du Roi et le conte de Blénac. (*Texaco*, 194)

L'organisation de la ville oblige chacun à entrer dans une grille topographique imposée par l'Autre,⁵ à y occuper une place déterminée dont tout écart est interdit. Les terrains marécageux de Fort-de-France, écosystèmes fragiles recelant un foisonnement de vie animale et végétale, disparaissent peu à peu sous la pression des exigences commerciales et militaires: "Chacun devait combler l'abond de la maison, chasser l'eau du marais, combattre la vague marine, sécher les larmes de boue" (*Texaco*, 196). La ville devient alors dans le roman un milieu stérile, coupée de toute interaction avec le milieu ambiant préexistant.

La ville ainsi conçue se peuple de bâtiments militaires, religieux, mercantiles ou officiels dont la fonction mais aussi l'architecture portent l'empreinte de la France. Dans *Je Suis Martiniquaise*, Mayotte Capécia illustre l'effet que peuvent avoir de tels bâtiments sur une jeune Antillaise qui découvre Fort-de-France pour la première fois:

Je suivis d'abord, d'un bout à l'autre, la rue la plus importante: celle de la Liberté. Je crois qu'on aurait pu la nommer aussi la rue des Hôtels. En passant, je déchiffrai leurs noms: Le Coq Hardi, la Coupole... et je m'étonnai de leur nombre autant que de leur apparence. Certes, ils ne me paraîtraient plus maintenant aussi luxueux mais je venais d'arriver de mon petit village et je n'avais encore rien vu de pareil. Sur la droite, la Bibliothèque

surchargée de sculptures et d'ornements me sembla magnifique. En face d'elle, sur la grande maison blanche dans laquelle était installé le Gouvernement de la Martinique, flottait le drapeau tricolore. Je le regardais avec respect. (*Je Suis Martiniquaise*, 113)

La magnificence de la ville tient ici à divers facteurs: l'inexpérience de Mayotte qui vient d'arriver de son village mais aussi le nombre, le nom et le luxe des hôtels, la décoration surchargée de la Bibliothèque et la taille et la couleur de la maison où siège le Gouvernement de la Martinique. Le nom "Liberté," lourdement chargé dans le contexte antillais, n'est plus qu'un leurre recouvrant une rue à vocation mercantile servant principalement les besoins des colons blancs. Les bâtiments officiels portent tous le sceau de la France, que celui-soit se manifeste par une architecture quasi-baroque, une couleur emblématique ou la présence du drapeau tricolore. La statue en marbre blanc (aujourd'hui décapitée) de Joséphine de Beauharnais⁶ que Mariotte découvre peu après dans les jardins botaniques vient parfaire l'impression d'un monde conçu par les colons blancs et réservé à l'usage de ceux qui conforment leurs modes de vie et leur langue aux usages en vigueur en France. Franchir le seuil de tout hôtel ou magasin reviendrait à pénétrer dans un monde interdit où toute personne de couleur serait exclue. C'est du moins l'impression de Mayotte lorsqu'elle arrive près des riches boutiques de confectons, tapis et chaussures:

Je n'arrivais pas à me décider à entrer dans l'un d'eux. Il me semblait que je n'en ressortirais pas, que je serais forcée d'acheter, que je serais forcément volée. (*Je Suis Martiniquaise*, 114)

A l'issue de sa visite, Mayotte ne garde pourtant en mémoire que la beauté des bâtiments, le luxe des magasins et l'animation des rues. Si ce n'était les quelques mendiants en guenilles, elle se serait crue "au Paradis" (*Je Suis Martiniquaise*, 115). Le terme même de Paradis prend une connotation spécifique dans le cadre du roman car Mayotte est convaincue que seuls les Blancs y ont accès.⁷ En comparant Fort-de-France au Paradis, Mayotte suggère que la ville est un domaine réservé aux Blancs où elle n'a pas sa place.

L'attraction qu'exerce le centre urbain tel que le perçoivent divers romanciers antillais est d'autant plus pernicieuse que nombre de personnages romanesques croient y trouver le moyen d'échapper à la canne. "L'En-ville avec ses chances toutes neuves, marchandes des destinées sans cannes à sucre et sans békés. L'En-ville où les orteils n'ont pas couleur de boue" (*Texaco*, 43) attire ainsi toute une population venue y chercher un avenir meilleur. La compagne d'Estermone dans *Texaco* ne peut résister à ces espoirs tout neufs et part vivre à Saint-Pierre.⁸ Dans *Je Suis Martiniquaise* de Mayotte Capécia, Mayotte quitte son village pour ouvrir un bazar puis une blanchisserie à Fort-de-France tandis que dans *La Nègresse Blanche*, Isaure y dirige un bar. Dans *Heremakhonon* de Maryse Condé, Tante Paula vit du commerce de son corps qui lui permet d'acheter un hôtel bien placé à Pointe-à-Pitre. Dans *La Vie Scélérate* du

même auteur, Théodora rejoint son mari Albert à Pointe-à-Pitre où il s'est installé après avoir fait fortune à l'étranger.⁹ Dans *La Grande Drive des Esprits*, Gisèle Pineau affirme que "La Pointe était commerce" (*La Grande Drive des Esprits*, 146), soulignant que la vocation mercantile de la ville est devenue sa seule raison d'être. Trois personnages de Pineau, Lucinda, France et la narratrice anonyme, quittent leur village pour profiter de ce développement du secteur commercial. Lucinda transforme une boutique abandonnée en restaurant puis fait construire un immeuble dont elle loue les appartements, France devient mannequin et la narratrice anonyme ouvre un studio de photographie. Il est intéressant de noter que tous les personnages qui trouvent une certaine réussite professionnelle en ville sont des femmes (Albert n'a pas fait fortune aux Antilles mais aux Etats-Unis). Il semblerait que la ville exerce ainsi principalement son attraction sur les personnages féminins auxquelles elle promet indépendance et promotion sociale. Les échecs affectifs de Mayotte, Isaure, Lucinda et de la narratrice anonyme de Pineau soulignent toutefois qu'une telle réussite professionnelle s'accompagne rarement d'une plénitude personnelle, surtout lorsqu'elle implique, comme dans le cas de Mayotte et d'Isaure, de renoncer à la part noire de son identité pour s'intégrer dans le monde de l'Autre en cherchant un conjoint blanc.

La narratrice de *Texaco* dénonce à maintes reprises le danger qui guette tout personnage qui cède à l'attraction de l'En-ville, qui "prend courir-venir comme mouches sur un sirop" (*Texaco*, 309). Ninon descend ainsi à Saint-Pierre "comme l'abeille bourdonne vers l'en-fondoc des fleurs" (*Texaco*, 116). L'image de l'abeille est particulièrement judicieuse car celle-ci fertilise la plante qui, sans elle, resterait stérile mais l'abeille paie parfois cette bonne action de sa vie car certaines fleurs se referment sur leur proie pour la dévorer. La narratrice du roman n'est toutefois pas dupe de la supercherie et révèle la véritable identité de la ville:

[...] mais moi, posté ici, je vois le dos de la lumière, je sens la vagabonnagerie qui pèle les souvenirs, je vois les écailles de la *Bête-à-sept-têtes*, je sens son sang, ses chiques, ses crasses, ses cabinets, on dit l'En-ville, on veut l'En-ville mais que faire de tout ça, où balancer tout ça, l'En-ville mêle ses pieds dans l'En-ville et ne sait plus quoi faire de son corps même, on dit l'En-ville, je dis la *bêkelette*. (*Texaco*, 309)

Puisant dans la mythologie gréco-latine, elle compare l'En-ville à l'hydre au corps de serpent et aux multiples têtes. S'inspirant de la mythologie créole, elle lui donne un nom local, s'assurant ainsi que, quel que soit son système de référents, le lecteur perçoit l'identité de la bête. Nombre de personnages mulâtres et noirs dans le roman ne voient toutefois jamais le dos de la lumière.

Dans *Texaco*, la population blanche domine la scène à Saint-Pierre à la fin du dix-neuvième siècle et y mène grande vie:

Békés et blancs-france se mouvaient en carrioles, mangeaient-manger en haut des

restaurants, menaient parades sur les marches du théâtre ou de la cathédrale dont le blanc crémeux décomposait les ombres. Ils restaient dans les Quartiers de Fonds Coré, autour du fort et de la paroisse de l'Ex-voto ou fleurissaient charge d'affaires religieuses. [...] Ils étaient fascinants. (*Texaco*, 81)

Cette description des bâtiments et des habitants de Saint-Pierre confirme le surnom 'Paris des Antilles' donné à la ville où les Pierrotins blancs mènent une vie mondaine aussi "fascinante" que la lumière de la lampe pour le papillon de nuit. La couleur de la cathédrale souligne l'association entre centre-ville et population blanche. Toute "ombre" est exclue de ce lieu qui pourtant n'affiche pas un blanc éclatant mais reflète de par sa couleur crémeuse l'existence d'une population urbaine de mulâtres. Chamoiseau décrit avec une ironie acérée leur souci de s'intégrer:

Dans leur ombre, maniant le droit, parole et doléances, grouillaient les grands mulâtres qui s'habillaient comme eux, mangeaient, bougeaient les fesses comme eux, et qui les détestaient, et qui guignaient leur place dans leurs maisons en bois précieux ou bien en pierre de taille. (*Texaco*, 82)

Les mulâtres ont beau faire "comme," ils ne peuvent que "guigner" la place sociale et topographique qu'occupe l'Autre à Saint-Pierre et restent immuablement "dans leur ombre". Estermone, de couleur noire, ne cherche jamais à "bouger les fesses" comme les békés mais ne peut s'empêcher d'être, lui aussi, attiré par les vitrines des magasins regorgeant d'objets étranges qu'il fait découvrir à sa compagne:

Il lui montra au fond de sombres boutiques des choses bizarres venues d'autres pays. La moindre devanture c'était d'inattendus trésors. Carafes en porcelaine brumeuse chez tel vendeur de toiles. Poêles à manches de gaïac chez d'angéliques mercières. Une dentelle portugaise dedans une bijouterie. (*Texaco*, 122)

Il porte un regard fasciné sur ces objets entourés de mystère, sur ce monde fabuleux qui s'ouvre et se dérobe à lui tout à la fois. La réalité s'estompe peu à peu pour faire place à un paysage rendu flou par l'obscurité ou la brume, peuplé de créatures "angéliques" et d'objets venus d'ailleurs. Sous l'effet d'un miroir aux alouettes, tout se brouille dans son esprit et les produits ne correspondent plus aux boutiques où ils sont mis en vente: les carafes se trouvent chez les marchands de toile, les poêles chez les mercières, les dentelles chez les bijoutiers. Séduit par le jeu des apparences, Estermone ne peut lui résister. Le piège se referme alors car il reste, tout comme les mulâtres qui "guignent" les maisons des békés, "hors de la cité" (Memmi, 129), un simple témoin à jamais banni derrière la vitrine de ce monde fabuleux.

Bien que Mayotte se sente exclue du centre-ville dominé par des bâtiments administratifs,

des hôtels et des magasins, elle ne peut résister à la tentation de s'y intégrer. Elle exploite alors son corps noir pour fabriquer du blanc, sous la forme d'un enfant "à peau sauvée"¹⁰ mais aussi sous celle du linge qu'elle lave et qui lui apporte la réussite financière:

Je faisais payer plus cher qu'ailleurs mais je travaillais mieux. Et, comme les gens de Fort-de-France aiment le linge propre, ils venaient chez moi. Finalement, ils étaient fiers de se faire blanchir chez Mayotte. (*Je Suis Martiniquaise*, 131) (je souligne)¹¹

L'expression *se faire blanchir* révèle le nouveau rapport de force qui s'instaure entre la femme noire et ses clients sans doute de teint clair car Mayotte est ici l'agent actif de la blancheur. Si en lavant le linge de l'Autre, Mayotte devient effectivement sujet, elle reste toutefois victime de son discours aliénant. C'est elle qui réalise indirectement son désir de peau claire en blanchissant le linge qu'on lui confie; c'est elle qui reste fière du patronage blanc, bien plus que ses clients de leur linge, c'est elle qui continue à rêver au prince charmant blond aux yeux bleus.¹² Dans le second roman de Capécia, Isaure montre un même souci d'intégration dans le monde blanc. Elle réserve l'accès de son bar à une clientèle composée principalement de Blancs et de mulâtres qui, dans la première scène du roman, l'aident à défendre son établissement contre des noirs ivres menaçant de l'envahir. En réservant l'accès de son bar à des clients de teint clair, Isaure, la patronne mulâtre, souligne son souci de rejeter la part noire de son identité. Elle parvient à épouser un Blanc mais la mort de son mari, tué pour avoir voulu s'interposer entre des grévistes et des géreurs sur une plantation, souligne qu'il n'y a de place aux Antilles ni pour un Blanc qui tente de mettre fin au "combat d'yeux" (*Texaco*, 19), ni pour sa femme de couleur. Tout comme Isaure, Lucinda dans le roman de Pineau, accueille dans son restaurant baptisé *Au Délice Exotique* une clientèle de teint clair composée de "grandes gens, bourgeois, nantis, avocats, médecins, juges, parvenus, hommes d'affaires..." (*La Grande Drive des Esprits*, 145) et de touristes américains. Sa réussite professionnelle et le monde où elle évolue désormais lui font croire qu' "elle n'avait, ma foi, plus grand-chose en commun avec ces nègres aux talons cornés, aux ventres creux et aux cervelles vides de Haute-Terre" (*La Grande Drive des Esprits*, 146).

Dans *La Vie Scélérate*, la famille Louis vise moins l'intégration dans une classe blanche que dans une bourgeoisie urbaine de couleur, qui émule toutefois l'Autre et parle sa langue. Dès son arrivée en ville, Théodora tente ainsi d'effacer toutes les marques de son origine rurale :

Ainsi, du jour au lendemain, Théodora quitta son monde, le village où elle avait trimé quarante-six ans, où ses enfants étaient nés, où son Mano dormait sous la terre dans une petite tombe [...]. Pourtant, sitôt arrivée à La Pointe dans sa maison basse pimpante, elle enferma les orteils de ses pieds d'habitude libres à l'air dans ses souliers, se fit couper une dizaine de robes matador et surtout s'essaya à parler français, baigne qui lui avait toujours écorché la bouche. Ainsi naissent nos bourgeoises! (*La Vie Scélérate*, 33-4)

Le choix des souliers, des robes et surtout du français dénotent une ferme volonté de devenir une 'femme de la ville'. Si Théodora reste, malgré ses efforts, marquée par son passé rural et ne peut, en particulier, maîtriser le français, ses descendants perdent au fil des générations toute attache avec le milieu dont la famille est originaire. Son arrière-petite-fille, Thécla, n'a plus que mépris pour ceux dont elle est issue: "Elle détestait ces paysans puant la peau et parlant le créole, qui l'embrassaient de leur bouche grasse" (*La Vie Scélérate*, 142). L'urbanisation est désormais complète et le schisme irréductible entre deux mondes qui, littéralement, ne peuvent plus se parler.

La migration interne vers le centre urbain de la colonie n'est souvent que le précurseur d'une migration externe vers la métropole qui devient pour nombre de personnages romanesques l'ultime étape d'un voyage au bout de l'aliénation. Si dans *La Grande Drive des Esprits*, France court de succès en succès dans les capitales du monde, Bert dans *La Vie Scélérate* quitte Paris aussitôt arrivé plutôt que de vivre dans ce monde "d'un gris verdâtre, strié de trainées plus sombres" (*La Vie Scélérate*, 149). De même, dans *L'Exil selon Julia* de Gisèle Pineau, le sort de Julia souligne ce qui attend, selon l'auteur, celui qui quitte son morne pour vivre en métropole. Après un premier hiver dans la Sartre, le printemps fait renaître l'espoir chez la vieille femme contrainte de vivre en France avec la famille de son fils en lui permettant de retrouver les gestes familiers de la terre. Elle reprend vie grâce au jardin où elle sarcle, désherbe, sème... Lorsque la famille quitte la Sartre pour s'installer près de Paris, elle sombre toutefois dans la dépression. Seul le retour au morne lui permet de retrouver sa place au monde.

De par sa topographie et son architecture, la ville antillaise reste marquée du sceau de la métropole. Dans ce damier au quadrillage orthonormé, évolue aujourd'hui une population aux origines ethniques variées: blanche, mulâtre, noire, mais aussi levantine et asiatique. La ville reste pourtant perçue dans l'imaginaire romanesque antillais comme le domaine de l'Autre, un monde tout aussi fabuleux que la demeure du Maître qui exclut ou aliène tout intrus. Selon Chamoiseau, l'En-ville est "la Grand-case des Grand-cases" (*Texaco*, 94), une "plus grande usine" (*Texaco*, 212) à sucre drainant une population pour qui intégration dans l'En-ville implique aliénation.¹⁶ Ceux qu'elle rejette sont bannis dans les faubourgs, illustrant ce que Christian Jelen nomme "le syndrome de l'invasion" (*Ils Feront de Bons Français*, 161) qui pousse les habitants des villes à tenter de préserver la propriété et l'homogénéité de leur milieu. Aux yeux des habitants du centre, le faubourg devient alors l'envers de la ville, zone d'habitat proliférant, précaire, caractérisé par son désordre et son insalubrité.

Dans *Texaco*, Chamoiseau dénonce l'approche occidentale qui nie toute valeur au faubourg:

l'urbaniste occidental voit dans Texaco une tumeur à l'ordre urbain. Incohérente. Insalubre. Une contestation active. Une menace. On lui dénie toute valeur architecturale ou sociale. Le discours politique est là-dessus négateur. En clair, c'est un problème. (*Texaco*, 296)

Chamoiseau résume ici la teneur de la position de l'Autre: le faubourg n'est pas cohérent, n'est pas salubre, n'a aucune valeur architecturale ou sociale. Lieu déviant de la norme, il est dépeint en termes négatifs qui le rejettent dans le non-être. C'est un point de vue que partagent les habitants de l'En-ville qui cherchent à empêcher la prolifération des cases et à percer une "Pénétrante Ouest" pour mieux contrôler leur enchevêtrement incohérent. C'est également celui de la famille Louis dans *La Vie Scélérate*. Fortune faite à l'étranger, Albert Louis s'installe à Pointe-à-Pitre où il devient promoteur immobilier, bâtissant en périphérie un lakou, logement insalubre qu'il loue à des familles démunies d'origine rurale. Le lakou s'inscrit ici dans un système d'échange hérité de la plantation, les habitants des faubourgs contribuant à l'enrichissement de ceux du centre tout comme les esclaves contribuaient à celui des maîtres. Albert cherche à tirer le maximum de profits de son investissement foncier en limitant les travaux d'entretien au minimum et charge son fils Bert de réclamer les loyers dus. Habitat précaire, insalubre, surpeuplé, le lakou offre un contraste saisissant avec la pimpante maison en pierre des Louis située en centre-ville:

Le lakou s'ouvrait sur la rue par un boyau puant, resserré entre deux cases. Comme il avait plu la veille, on avait jeté une passerelle sur la gadoue et gare à celui dont le pied flanche! Cela menait à un quadrilatère de deux étages en caisses à savon, ceinturé d'un balcon où grouillaient des femmes occupées à cuisiner, des enfants au sein ou dans les jambes, mégères féroces et édentées qui, à la vue de Bert, appelèrent leurs hommes en maillots de corps, vautés à l'intérieur. (*La Vie Scélérate*, 73)

Alors que campagnes d'assainissement et allocation rigoureuse des fonctions caractérisaient les quartiers de l'En-ville, le lakou n'est qu'une excroissance boueuse et puante, où grouille une faune sauvage et désorganisée. Le choix de l'emplacement et l'image de "mégères féroces" reflètent ce que Sophie Body-Gendrot appelle "la géographie de la peur" ("Fantasmagorie de la ville dangereuse," 60) qui consiste à éloigner du centre la menace que représente une population dont on veut se croire différent.

Le faubourg présente toutefois un tout autre visage lorsque le regard porté n'est plus externe mais interne. Dans un article intitulé "Le thème du regard dans la littérature antillaise", Richard Burton souligne l'importance du rapport regardant-regardé, microcosme du rapport colonisateur-colonisé, dans divers romans antillais. Burton y analyse le passage du regard subi, au regard contesté puis renvoyé par le Noir. De même, ici le "combat d'yeux" (*Texaco*, 19) tourne à l'avantage des résidents des faubourgs au fur et à mesure où ils affirment leur droit de voir. Contrairement aux résidents du centre, ceux des faubourgs soulignent l'organisation structurée, l'entrelas de cases et de jardins vivriers respectant le terrain et le sens de la communauté qui prévalent dans leur quartier. Dans *La Rue Cases-Nègres*, José explique les différentes étapes de la construction du quartier des abords de Fort-de-France où il s'installe avec sa mère après avoir quitté la rue cases-nègres où il habitait avec sa grand-mère:

Un certain Dr Guerri, propriétaire de ces terrains à peine déboisés qui s'élèvent à l'est de Fort-de-France, y découpe et y loue de petits emplacements à tous ceux qui désirent se construire une baraque.

Toute une noire population d'ouvriers -l'excédent des autres quartiers de la ville - y accourt et, sur l'initiative de chacun, avec un zèle épique, y installe un vaste campement. Cinq ou six chemins ont été tracés, empierrés à la diable et baptisés de noms dont personne ne sait l'origine ni la signification. Le long de ces rues, continuent à s'aligner les baraques-types du quartier: grandes caisses ayant contenu des voitures d'importation américaine posées sur de fragiles pilotis de maçonnerie ou de pierres sèches, ou bien sur de simples béquilles de bois, et coiffées de huit feuilles de tôle ondulée. (*La Rue Cases-Nègres*, 217)

La pénurie de moyens empêche certes les résidents d'avoir accès à des matériaux de construction de bonne qualité mais ceux-ci font preuve d'un certain souci d'urbanisme. Ils aménagent des voies de passage qu'ils empièrrent et nomment, montent les cases sur pilotis pour échapper aux inondations, les coiffent de tôles. A l'issue de cette première vague de construction, ils bâtissent des magasins puis élèvent une église, recréant peu à peu l'univers familier de leur village. Là où les protagonistes de Condé ne voyaient que boue et immondices, ceux de Zobel s'appliquent au contraire à améliorer leur cadre de vie, faisant même pousser "quelques fleurs assez humbles" (*Rue Cases-Nègres*, 218).

Le choix même du titre *Texaco* et des titres des deux principales parties "Autour de Saint-Pierre" et "Autour de Fort-de-France" soulignent la volonté chez Chamoiseau de centrer l'action de son roman sur les résidents des faubourgs, et ce faisant, de leur donner regard et parole. Nul lakou chez Chamoiseau mais au contraire un habitat foisonnant qui démontre l'ingéniosité des habitants recyclant bois et plaques de fibrociment pour monter des cases en prise direct avec le milieu ambiant:

Nos cases se posaient en épousant la terre, pas de raclage du sol, pas de modification du profil des talus. Nous faisons partie de la falaise dans Texaco-du-haut; de la mangrove dans Texaco-du-bas. (*Texaco*, 349)

Issus de milieu rural, la plupart des résidents cherche, tout comme Julia dans le roman de Pineau, à continuer à vivre en symbiose avec le milieu naturel:

Quand nous vînmes, nous amenâmes la campagne : charges de citronniers, balan de cocotiers, bouquets de papayers, touffes de cannes à sucre, haillons des bananiers, pieds-goyaves, piments, letchis, fruit-à-pain tant bénis, pieds-d'avocats, et un charroi d'herbes-ci et d'herbes-ça, aptes à soigner les maux, les douleurs de coeur, les blesses à l'âme, les floraisons songeuses de la mélancholie...(*Texaco*, 348)

L'agriculture vivrière qu'ils pratiquent contraste avec la monoculture des planteurs et le damier de l'En-ville qui "n'offre pas de saisons fruits-à-pain" (*Texaco*, 132). Ce respect du terrain et ce souci d'en tirer les moyens de sa subsistance révèlent chez les habitants de Texaco une conscience de la relation. Pour reprendre l'image que Glissant emprunte à Deleuze et Guattari, un réseau rhizomatique se développe qui joint à la fois la verticalité de la racine et l'horizontalité de l'aggrégat des cases. La racine figure ici autant au niveau littéral les pilotis qui s'enfoncent dans la mangrove qu'au niveau figuré l'exploitation de techniques de construction héritées de la vie dans les mornes. Elle caractérise la culture créole qui parvient à survivre dans les faubourgs en prise directe avec leur géographie et leur histoire.

Les cases qui s'adosent les unes aux autres reflètent également l'organisation sociale des habitants qui vivent non pas les uns 'sur' les autres mais les uns 'avec' les autres. Lorsque Marie-Sophie décide de s'installer à Texaco, plusieurs hommes viennent d'un autre faubourg pour l'aider à monter sa case. Toute aide extérieure devient rapidement inutile car d'autres cases viennent s'adosser à la sienne. Etant suffisamment nombreux, "les gens même de la pente apportaient des coups-de-main, conseillaient, aidaient, s'épaulaient" (*Texaco*, 330), tissant des liens qui forment peu à peu la trame d'une résistance.¹³

Selon Chamoiseau, le contact privilégié que les femmes entretiennent avec la terre les prédispose à organiser le combat contre l'En-ville. Marie-Sophie se rend vite compte que:

La bataille, nous devons la mener seules, car les hommes, oublieux du Noutéka, n'organiseront rien, ne planteront rien ; avec cette terre, ils conserveront de toute éternité un contact provisoire (*Texaco*, 369).

Ne pouvant abandonner leurs jardins vivriers, ne pouvant fuir les vagues policières comme la plupart des hommes, les femmes mettent au point des stratégies de résistance. S'inspirant non pas du marronnage mais des méthodes exploitées par les esclaves des plantations, elles ne résistent ni par la fuite ni par la force directe mais par un lent travail visant à saper le moral des gendarmes. Ceux-ci multiplient les raids destructeurs dans Texaco, abattent les cases, saccagent les jardins vivriers pour découvrir que de nouvelles cases se montent dès qu'ils ont le dos tourné. Dans *Mélody des Faubourgs*, Julie Lucia conclut de même que les femmes sont les véritables chefs des faubourgs:

Ainsi les faubourgs appartenaient aux femmes. Elles étaient maîtresses et on pouvait dire même qu'elles en étaient les reines incontestées. Pouvoir de femme, pouvoir de sages. (*Mélody des Faubourgs*, 167)

Si Lucia fait des femmes les sages du faubourg, Chamoiseau présente Marie-Sophie, Osélia and Ninon sous les traits de "femmes-matadors" (*Eau de Café*, 99) selon le terme qu'emploie

Raphaël Confiant pour caractériser une femme affichant une conduite généralement perçue comme masculine.¹⁴ “Femmes-matadors” chez Chamoiseau, “reines inconstestées” chez Julia, les femmes mènent une lutte de longue haleine pour faire valoir leur droit à l’habitat et améliorer leurs conditions de vie. Sous leur direction, les résidents de Texaco parviennent à faire capituler la mairie qui ne rase pas le quartier mais accepte au contraire de faire cesser les évictions, fournit du béton, apporte l’électricité, donne des containers pour les détritres et assure un service de voirie. Chamoiseau souligne dans les dernières pages du roman que ces diverses interventions respectent l’urbanisme du quartier:

[L’urbaniste me dit] que tout serait amélioré mais conservé selon sa loi première, avec ses passes, avec ses lieux, avec sa mémoire tellement vieille dont le pays avait besoin. [II] me dit qu’il aiderait chaque case à se rendre habitable, selon le voeu des habitants et à partir de sa pose initiale. (*Texaco*, 417) (je souligne)

La mémoire de Texaco sera ainsi non seulement préservée mais solidement ancrée dans le quartier. La lutte historique qui opposa planteurs et esclaves, puis directeurs d’usine et ouvriers, enfin gens de l’En-ville et résidents des faubourgs se solde dans *Texaco* par la victoire des plus démunis(e)s.

Dans *Texaco*, Chamoiseau envisage non seulement la relation entre En-ville et faubourgs d’un point de vue historique, mais l’exploite au niveau méta-narratif pour caractériser ses choix linguistiques et structurels. Le centre figure ainsi pour lui le carcan rigide du français que vient briser la langue créole parlée dans les faubourgs:

Au centre, une logique urbaine occidentale, alignée, ordonnée, forte comme la langue française. De l’autre, le foisonnement ouvert de la langue créole dans la logique de Texaco. Ici la trame géométrique d’une grammaire urbaine bien apprise, dominatrice; par-là, la couronne d’une culture-mosaïque à dévoiler. (*Texaco*, 242) (je souligne)

Certains lecteurs pourraient accuser Chamoiseau de ‘déparler’ mais la langue de Chamoiseau est loin d’être un fouillis de vocabulaire et grammaire étranges. Tout comme l’urbaniste qui cherche à comprendre, à déchiffrer la topographie de l’En-ville et celle de Texaco, l’écrivain explore les domaines du français et du créole pour concevoir un projet qui parvienne à respecter l’univers antillais. La mission de l’écrivain consiste alors à créoliser la trame géométrique du français car

un usage fécond de l’interlecte peut constituer la voie d’accès à un ordre de réalité susceptible de conserver à notre créolité sa complexité fondamentale, son champ référentiel diffracté (*Eloge de la Créolité*, 50).¹⁵

Cette approche topolinguistique guide l'écriture de Chamoiseau qui compare tout au long du roman la démarche de l'urbaniste et celle du poète (*Texaco*, 132; 161; 204; 269; 374; 396). Tout comme l'urbaniste et l'architecte, l'écrivain doit savoir puiser dans *Texaco*, fief de la culture et de la langue créoles, l'inspiration qui lui permettra de situer son roman dans l'interlecte.

Pour parvenir à ses fins, Chamoiseau adopte une triple stratégie qui va consister à introduire un lexique créole, à utiliser des termes français dans des fonctions grammaticales qu'ils ne remplissent pas en français 'de France' et à employer des structures verbales créoles. Le lexique créole s'insère ainsi dans le français: "Le vieux nègre sans même le regarder lui pichonna doucement une de ses feuilles d'oreille" (*Texaco*, 110) (je souligne), laissant parfois sa trace au niveau d'une inclusion dans une fonction grammaticale inconnue en français: "Dans l'allée grande des cases, ils parolaient à mort sur les misères du monde" (*Texaco*, 109) (je souligne). Chamoiseau s'inspire également de structures verbales créoles pour 'désorganiser' ses phrases:

La Grand-case était fermée dure, comme avec des clous. (*Texaco*, 108)(je souligne)
Elle répéta encore Mentô, Mentô, Mentô, en désignant d'une griffe l'endroit par lequel ces derniers avaient pris disparaître. (*Texaco*, 111) (je souligne)

Si l'urbaniste cherche encore à l'issue du roman comment appliquer au mieux les leçons tirées de sa découverte des faubourgs, Chamoiseau parvient dans l'élaboration même de son projet linguistique à faire la démonstration que le créole peut faire entendre sa voix en français.¹⁷

La structure narrative du roman révèle le même souci constant chez Chamoiseau de créoliser son expression romanesque. Le roman peut sembler de prime abord un fouillis de textes. Dans la première partie, le même événement, l'arrivée du Christ, donne ainsi lieu à diverses interprétations qui se chevauchent et se recourent. Dès la seconde partie, l'auteur interrompt le récit de l'unique narratrice en incluant des extraits du journal intime qu'elle rédigea quelques trente ans auparavant, des commentaires d'un urbaniste et de longues notes explicatives incisées en bas de page. Ces divers intertextes qui fragmentent la lecture composent un roman de bric et de broc, à l'image du quartier dont il tire son nom. Le nombre croissant d'intertextes reflète les batailles que gagnent les résidents de *Texaco* pour faire valoir leurs droits à l'habitat. Ménager souligne ainsi que "les infiltrations du corps principal du texte par un nombre de plus en plus grand d'intertextes, c'est la représentation structuraliste de la tentative d'une langue pour s'imposer dans le cadre de l'écriture d'une autre..." ("Topographie, texte et palimpseste: *Texaco* de Patrick Chamoiseau," 62). Le terme d'infiltration est ici particulièrement heureux car tout comme l'En-ville de béton cède sous la pression d'un quartier fait de terre et d'eau, le français se fluidifie en un nouvel interlecte grâce au lent travail de sape du créole.

Dans *Les Damnés de la Terre*, Frantz Fanon affirme que "la zone habitée par les colonisés n'est pas complémentaire de la zone habitée par les colons. Ces deux zones s'opposent... elles obéissent au principe d'exclusion réciproque" (*Les Damnés de la Terre*, 31-2). C'est effectivement ce que semble révéler l'étude de la représentation des villes et des faubourgs chez

Capécia, Chamoiseau, Condé, Julia, Pineau et Zobel. Le centre-ville se caractérise dans les romans étudiés par son plan ortho-normé, sa population blanche ou aliénée aux modes de pensée de l'Autre et la pratique du français, langue que Chamoiseau perçoit comme suivant une grille aussi rigide que les rues de Fort-de-France. Le faubourg y prend l'identité ambiguë de la mangrove, monde insalubre et désordonné lorsqu'il est perçu de l'En-ville, biosystème complexe foisonnant de vie aux yeux des résidents. Contrairement à ce qu'avance toutefois Fanon, Chamoiseau suggère que les deux zones n'obéissent plus au principe d'exclusion réciproque. Même si elle respecte ses lieux de mémoire, la ville urbanise Texaco en lui apportant l'eau, l'électricité et les services de voirie. De même, le faubourg fait vivre le centre en lui insufflant la créativité du désordre car "si la ville créole ne disposait que de l'ordre de son centre, elle serait morte" (*Texaco*, 203). En relançant la dialectique entre culture et nature, en réactualisant la mémoire latente contenue dans le quartier Texaco, Chamoiseau mêle littéralement et symboliquement la ville et le faubourg, mettant fin au "combat d'yeux" (*Texaco*, 19). Une nouvelle langue se parle, une nouvelle identité émerge dans une mangrove urbaine affirmant désormais sa "Créolité alluviale" (*Eloge de la Créolité*, 43).

Bibliographie

- Bernabé, Jean, Patrick Chamoiseau, and Raphaël Confiant. *Eloge de la Créolité*. Paris: Gallimard, 1989.
- Burton, Richard. "Le thème du regard dans la littérature antillaise," *Présence Francophone* 34 (1989): 105-21.
- Body-Gendrot, Sophie. "Fantasmagorie de la ville dangereuse," *Urbanisme* 286 (janvier-février 1996): 58-60.
- Capecia, Mayotte. *Je Suis Martiniquaise*. Paris: Corrèa, 1948.
- _____. *La Nègresse Blanche*. Paris: Corrèa, 1950.
- Chamoiseau, Patrick. *Texaco*. Paris: Gallimard, 1992.
- Condé, Maryse. *Heremakhonon*. Paris: Union Générale d'Éditions, coll. 10/18, 1976.
- _____. *La Vie Scélérate*. Paris: Seghers, 1987.
- Confiant, Raphaël. *Eau de Café*. Paris: Grasset, 1991.
- Fanon, Frantz. *Les Damnés de la Terre*. Paris: Maspéro, 1961.
- Foucault, Michel. "Of other spaces," *Diacritics* 16, 1 (printemps 1986): 22-7.
- Glissant, Édouard. *Le Discours Antillais*. Paris: Seuil, 1981.
- Hooks, bell. "Marginality as site of resistance," dans *Marginalization and Contemporary Culture*, sous la direction de Russell Ferguson, Martha Gever, Trinh Minh-Ha et Cornel West, Cambridge: MIT Press, 1992: 341-3.
- Jelen, Christian. *Ils Feront de Bons Français*. Paris: Laffont, 1991.

- Julia, Lucie. *Mélody des Faubourgs*. Paris: L'Harmattan, 1989.
- Letchimy, Serge. "De l'habitat précaire à la ville: le droit à la ville," inédit.
- Memmi, Albert. *Portrait du Colonisé*. Paris: Pauvert, 1966.
- Menager, Serge Dominique. "Topographie, texte et palimpseste: *Texaco* de Patrick Chamoiseau," *French Review* Vol. 68 No.1 (octobre 1994): 61-8.
- Pineau, Gisèle. *La Grande Drive des Esprits*. Paris: Serpent à Plumes, 1993.
- _____. *L'Exil selon Julia*. Paris: Stock, 1996.
- Zobel, Joseph. *La Rue Cases-Nègres*. Paris: Présence Africaine, 1974.

Notes

- ¹ L'usine du Gallion est la dernière raffinerie de sucre encore en activité en Martinique. Ses produits sont toutefois plus chers dans les supermarchés de Martinique que ceux importés de la Réunion.
- ² Terme emprunté à un rapport inédit de l'architecte Serge Letchimy sur l'urbanisation de Fort-de-France auquel Chamoiseau eut probablement accès. Dans *Texaco*, Patrick Chamoiseau remercie M. Letchimy "dont les travaux d'urbanisme ont nourri ces histoires" (*Texaco*, 430).
- ³ Aujourd'hui encore, les centres-villes aux Antilles françaises gardent la trace de ce damier. Fort-Royal domine la ville de Fort-de-France (qui lui doit son nom), Fort-Saint-Charles se dresse au-dessus de Basse Terre, Fort Saint Louis au-dessus de Pointe à Pitre et des vestiges de diverses redoutes subsistent sur les hauteurs de Saint-Pierre. Pour plus d'informations sur les phénomènes d'urbanisation aux Antilles, on pourra consulter le chapitre d'Albert L. Gastmann et Scott MacDonald, "The French West Indies," dans Robert B. Potter, sous la direction de, *Urbanisation, Planning and Development in the Caribbean* (London: Mansell, 1979).
- ⁴ Cette conclusion se rapproche de la théorie de la dépendance selon laquelle les lieux périphériques fonctionnent tous dans le but d'accroître les richesses des centres situés dans les pays dit développés. Bien qu'on trouve des centres dans les états "dépendants," les structures économiques, systèmes de communication, réseaux d'échange sont conçus de façon à perpétuer l'accumulation du capital dans les centres des pays développés.
- ⁵ Ce quadrillage n'est pas sans évoquer le Code Noir, document visant à réglementer le fonctionnement législatif des colonies sucrières et à instaurer une échelle de classification des populations selon le pourcentage de sang noir institués dans les Isles.
- ⁶ Richard Burton a consacré aux statues de Fort-de-France un article dans lequel il élabore une analyse sémiotique de l'histoire de la Martinique. Voir Richard Burton, "Trois statues: le conquistador, l'impératrice et le libérateur: pour une sémiotique de l'histoire coloniale de la Martinique," *Carbet* 11 (1991): 147-64.

⁷ La vue de Dieu et d'anges noirs dans le film *Les Verts Paturâges* ne l'incite pas à changer son point de vue mais éveille au contraire son indignation: "Comment imaginer Dieu sous les traits d'un nègre? Non, ce n'est pas ainsi que je me représente le Paradis." (*Je Suis Martiniquaise*, 65) affirme-t-elle.

⁸ Le parcours de Ninon s'inscrit dans un mouvement migratoire de retour. Alors que ses ancêtres marrons avaient quitté la plaine pour la liberté des mornes, Ninon retourne vers la plaine pour y retrouver une certaine forme d'esclavage.

⁹ Lors de son séjour aux Etats-Unis, Albert découvre une autre ville peuplée non plus de békés et blancs-france mais de descendants d'esclaves. Malgré de communes origines africaines, Albert se sent tout aussi exclu de ce monde urbain inconnu aux Antilles: "Ce n'était pas la saleté des lieux qui le suffoquait. Ni cet air de misère et d'abandon, épais comme une fumée d'usine. C'était que tous les visages, des hommes, des femmes, des vieillards, des enfants avaient la même couleur que le sien, comme si pour l'accueillir ils avaient revêtu des masques de circonstance. Mais quels masques! Féroces, railleurs, grotesques, désespérés!" (*La Vie Scélérate*, 124).

¹⁰ Expression antillaise dénotant un enfant à peau claire.

¹¹ Cette occupation emblématique, le blanchissage, revient souvent dans les textes écrits par des auteurs de couleur, voir entre autres *La Rue Cases-Nègres* de Joseph Zobel et "Heat," une nouvelle de l'écrivaine noire-américaine Zora Neal Hurston.

¹² Les opinions de Mayotte ont coûté à Capécia de vives critiques de la part de Frantz Fanon qui, faisant l'amalgame entre auteur et personnage, attribue les point de vue de Mayotte, le personnage, à Mayotte, l'auteur. Voir Frantz Fanon, *Peaux Noires, Masques Blancs* (Paris: Seuil, 1952).

¹³ Comme l'avance bell hooks, "l'espace du refus, là où on peut dire non au colonisateur, à l'opresseur, est situé en marge" ("Marginality as site of resistance," 341). Ma traduction.

¹⁴ En masculinisant ainsi plusieurs personnages, il contredit implicitement le principe selon lequel les femmes tireraient leur pouvoir de résistance de leur relation privilégiée à la terre.

¹⁵ La variété même des termes employés pour référer à cet interlecte atteste de la difficulté à cerner son identité. Ainsi, les termes "français régional" ou "antillais" sont retenus par la linguiste créole Christine Hazaël-Massieux, ceux de "langue martiniquaise" ou "guadeloupéenne" par Lambert-Félix Prudent. Les opposants des créolistes ont quant à eux créé le terme "français-banane" pour caractériser avec dérision la langue romanesque de Chamoiseau et Confiant.

¹³ Comme l'avance bell hooks, "l'espace du refus, là où on peut dire non au colonisateur, à l'opresseur, est situé en marge" ("Marginality as site of resistance," 341). Ma traduction.

¹⁴ En masculinisant ainsi plusieurs personnages, il contredit implicitement le principe selon lequel les femmes tireraient leur pouvoir de résistance de leur relation privilégiée à la terre.

¹⁵ La variété même des termes employés pour référer à cet interlecte atteste de la difficulté à cerner son identité. Ainsi, les termes "français régional" ou "antillais" sont retenus par la linguiste créole Christine Hazaël-Massieux, ceux de "langue martiniquaise" ou "guadeloupéenne" par Lambert-Félix Prudent. Les opposants des créolistes ont quant à eux créé le terme "français-banane" pour caractériser avec dérision la langue romanesque de Chamoiseau et Confiant.

¹⁶ L'Usine est également un lieu que l'auteur perçoit comme une *Bête-à-sept-têtes* (*Texaco*, 158).

¹⁷ L'octroi du prix Goncourt à *Texaco* s'inscrit paradoxalement dans ce "combat d'yeux" (*Texaco*, 19). En tentant d'intégrer Chamoiseau parmi les grands auteurs français, le jury du prix Goncourt dissémine en fait la parole subversive du créole.